

LAMBEAUX

Ecoute-moi bien, comme tant d'autres avant toi,
Le fil lent, dégoulinant, de la pensée en lambeaux,
De tes yeux éclaboussés de lumière
Que cueillent les astres à peine éveillés
D'une buée bleutée, la lune dense,
Ondule de ses propres réponses,
D'un doigt, elle viendra dans les secondes, patientes,
Suivre la route qu'elle veut,
Tu lui tendras la main, l'enroulera autour de ta paume,
Et dans ce ballet improvisé, tu lui chanteras des airs,
Que toi seul tu connais,
Dans les recoins de ton chapeau aux larges bords,
Pétase inventé, les quelques gouttes d'eau
Captives tomberont une à une, en pluie dorée.
Les brumes cotonneuses danseront, ondoieront,
Et tu leur souriras, toi, l'enfant chéri des bois.

Parfois, tu te promènes, dans les bois,
Tu parcours l'humus gras, à l'épais édredon de feuilles orange,
DouceMENT, les longs traits de tes doigts
A caresser les troncs rugueux
Où tu colles ton oreille pour entendre les pulsations de tes
frères,
Cette cadence, tu la connais,
Lente, solide, ils sont là,
De leur ramure, à te saluer, l'ami de leurs histoires,
Tu te baisses, ramasses au hasard une souple baguette,
Et fends l'air de coups acérés,
Toi, le héros ombrageux, fier de ces menus exploits,
Qui soulèveraient des montagnes.
Par les longs chemins, s'en aller, s'enfoncer un peu plus
Et sourire de cette gaieté.

Tes yeux, dans le froncement des arbres veineux à respirer
L'âpre souffle de l'haleine de la nuit,
L'odeur forte des pluies des jours derniers
Et tes pieds nus qui s'enfoncent dans la terre noire, grasse,
Aujourd'hui, tu es sorti sans chapeau,
A quoi bon, quand le soleil taquine les nuages
Aujourd'hui, tu as pris un livre sans pages,
Les mots n'ont pas besoin de ces toiles blanches,
Aujourd'hui, tu parles, à lui, à elle,
Que seul tes yeux dessinent,

Cette vie,

Enfant lunaire, tes pieds bruns, maquillés de terre,
Te mènent parfois au monde des hommes.
Alors, le pétase va de travers,
Les cheveux emmêlés, enrobés de nœuds,
Les regards inquiets, on te jauge, on t'interroge,
Quelles sont donc les ombres qui t'accompagnent, toi,
l'Imparfait ?
Tu les contemples de tes grands yeux clairs, lavés par la pluie,
Et tu souris, comme on sourit quand on n'a pas compris,
D'autres s'amuse de ton accoutrement,
De bric, de broc, de tissus arrachés, rapiécés, troués,
Et ton odeur fauve,
On se pince les narines, on murmure,

La rumeur,
Longtemps, doucement, par les fenêtres ouvertes,
Et les index qui te montrent,
Râle, les mots se dérobent,
Tu ne les écoutes pas,
Tu lèves les yeux face à ce monde qui grouille, fourmille,
Maisons bien droites, aux pierres rectilignes,
Peuple de traits, de routes, de lumières partout,
Et eux, à chaque pas un peu plus pressés,
Parfois des groupes de gamins hilares, bruyants,
Tu secoues la tête, observes les arbres en cage,
Cherches les animaux,
Au croisement d'une rue, un chien étique, des chats galeux
Quelques détritrus dans le vent,

Et toi, ta boussole hébétée, désespérée,
Dans le brouhaha d'un bistrot crasseux,
Les mains se lèvent, les bouches amères,
Et toi, au milieu,
De tes grands yeux, deux lacs infinis,
Tu effleures cette monstruosité
Porte fermée, partir avant la nuit,
Un chant secret, indistinct,
Au murmure des mots sacrés,
Tu te berces.
De son index, la divinité t'a touché
Dans sa grâce enflammée.